L'Union des Cantons de L'Est

Zéph, NAULT, Imprimeur — L'UNION FAIT LA FORCE — L.-RENAUD LAVERGNE, Directeur

51ème ANNEE — ARTHABASKA, JEUDI, 14 DECEMBRE 1916 — No. 1

Notre Cinquantenaire

LE PARRAIN DE L'"UNION DES CANTONS DE L'EST". MONSEIGNEUR LOUIS-FRANÇOIS RICHER-LAFLÈCHE, ÉVÊQUE DES TROIS-RIVIÈRES

L'*Union des Cantons de l'Est* célèbre, cette année, le cinquantième anniversaire de sa fondation. Monsieur le Rédacteur ayant eu la courtoisie de m'inviter à publier un article-souvenir, il m'a semblé tout naturel de prendre pour sujet : "Mgr Louis-François Laflèche, parrain de *l'Union des Cantons de l'Est.*

Il ne m'est certainement pas venu à l'idée d'écrire, ici, la vie de Mgr Laflèche ; car outre mon incompétence, ce n'est pas dans un seul article de journal, qu'on pourrait le faire. Je me bornerai donc, à rappeler quelques traits de la vie admirable de cet illustre membre de notre épiscopat, une de nos gloires les plus pures de la patrie canadienne.

"A l'automne de 1866, lisons-nous dans les "Bois-Francs," par l'abbé C.-E. Mailhot, quelques-uns des principaux citoyens des Bois-Francs, voyant l'importance que prenait tous les jours cette partie de notre pays et ses développements rapides,crurent que c'était pour eux le temps de fonder un journal, qui fût l'organe de nos Cantons et qui plaidât chaleureusement les intérêts de nos cultivateurs.

M. le curé Suzor fut l'âme de ce mouvement, et par sa prudence et son énergie, il le mena à bonne fin et au plus brillant succès. Le premier numéro de *l'Union* parut le 14 décembre 1866. Son parrain fut le regretté Mgr Laflèche, récemment nommé coadjuteur de l'évêque des Trois-Rivières, qui lui donna un nom en rapport avec la mission que s'imposaient les fondateurs".

"Il faut, écrivait alors Mgr Laflèche, travailler à la diffusion, dans vos Cantons de l'Est, des bons principes, religieux, sociaux et politiques. C'est ainsi que nous arriverons à l'Union des cœurs et des esprits dans une même foi et un même patriotisme".

Aussi les fondateurs de *l'Union des Cantons de l'Est*, ne crurent pas mieux faire que de prendre pour devise de leur journal : "L'Union fait la force".

Il en fut ainsi jusqu'en 1890, alors qu'on adopta une autre devise : "Liberté sous l'égide de nos lois."

Le 14 décembre 1914, nous avons vu, avec plaisir. M. le Rédacteur de *l'Union des Cantons de l'Est*, l'avocat Renaud Lavergne, (voulant sans doute par là honorer la mémoire du vénéré parrain de son journal, et comme il le dit si bien "garder nos traditions,") arborer de nouveau, en tête de son journal, la belle et significative devise que ses fondateurs, sous l'inspiration de Mgr Laflèche lui avait donnée, au jour de son baptême : "L'Union fait la force."

Cette devise était véritablement la synthèse du programme tracé par Mgr Laflèche. Elle est la quintessence d'une vérité primordiale qui s'impose plus que jamais à la race canadienne-française en ce pays.

Monseigneur Louis-François-Richer Laflèche naquit, le 4 septembre 1818, à Sainte-Anne-de-la-Pérade, comté de Champlain,d'une famille consacrée de pères en fils à l'agriculture, comme presque toutes nos plus grandes illustrations canadiennes. Tant il semble vrai de dire que le travail de la terre rapproche du ciel.

Monseigneur grandit à l'ombre de l'église paroissiale ; son patriotisme nourit sa virilité aux mêmes rives, où, avant lui, ses ancêtres étaient venus s'abreuver.

Cette terre achetée par son ancêtre Pierre Richer-Lafièche, au dix-septième siècle, est restée patrimoine de la famille.

Ce qui a fait dire à un écrivain de Toronto donnant une biographie de Monseigneur Laflèche :

"C'est bien ceux dont les pères et les ancêtres ont cultivé le sol pendant deux siècles et demi qui ont droit de dire aux nouveaux venus : "C'est nous qui sommes les Canadiens !"

En effet, Monseigneur Laflèche fut un ardent patriote. Le Canada était :

"Sa patrie, son pays, ses amours."

J'emprunte à l'annaliste des Ursulines des Trois-Rivières, quelques-unes des pages si suaves, si touchantes, si poétiques qu'elle a consacrées à la mémoire du vénérable Evêque des Trois-Rivières.

"Les années de son enfance, dit-elle, sont restées pour Sa Grandeur ce souvenir dont on aime à revivre, mais s'il fallait évoquer toutes les heureuses réminiscences que la paroisse de Sainte-Anne renferme pour notre saint évêque, chaque brin d'herbe prendrait une voix, le plus petit coin de terre entonnerait un hymne d'allégresse et le moindre ruisseau aurait un murmure prolongé de joie et de bonheur.

Arrêtons-nous, un instant, au temple du Seigneur où, pendant quatre ans, l'enfant de chœur sert à l'autel le vieux M. Morin. Puis, voyons-le, agenouillé à la table eucharistique, où pour la première fois, il savoure le pain des anges. Ici, le nom chéri et vénéré de M. Chauvin, qui lui expliqua la doctrine chrétienne, frappe son cœur et son intelligence.

Sous le toit paternel, que d'images chéries ! C'est le bon vieux grand'père, Modeste Laflèche, qui, pendant un hiver, enseigne au petit-fils le plain-chant. Ce tableau nous ravit. Depuis un demi siècle, ce brave chrétien chantait dans le saint lieu les louanges du Seigneur. Sa voix sonore et juste, avait rehaussé les cérémonies du culte. Maintenant, elle est un peu cassée, il appelle le Benjamin de la famille et lui dit : "Vois-tu ces champs que mes mains ont cultivés, ton père les lèguera à tes frères. Toi, mon enfant, un autre héritage t'est réservé. Viens, chante avec moi, et si le Seigneur entend ma prière, tu le glorifieras un jour, non seulement par des chants et des hymnes, mais en lui offrant, au milieu du concert des anges, l'auguste sacrifice de nos autels.

Le succès le plus complet couronna les efforts de l'aïeul, et chacun sait si l'élève a fait honneur au professeur.

Dans sa onzième année, Monseigneur était gai, enjoué, doué d'une étonnante supériorité intellectuelle, et dès ce temps, en le voyant, on sentait que Dieu se préparait en lui un vase d'élection, et qu'Il y versait journellement ces gouttes de rosée qui font germer la grâce, dont l'action subjugue complètement celui qui s'en est rendu digne. Avec l'amour de sa mère, le respect pour son père, il avait ce goût du travail qui restera la passion de sa vie. Quand le moment fut venu d'ajouter à l'éducation de famille celle du collège, on dirigea l'enfant vers Nicolet. L'histoire de son adolescence serait celle de tous les cœurs d'élite que Dieu attire à Lui. Ses professeurs admiraient dans leur élève un rare bon sens, un esprit droit, élevé, réfléchi, sa foi était vive et elle est restée telle ; pour cette belle intelligence, pas de nuage. Il était attiré vers Dieu bien plus par conviction que par une dévotion sensible.

Sa vocation à l'état sacerdotal fut évidente et spontanée ; elle répondait bien à l'attrait de ce grave et pieux jeune homme. A cette époque, il crut entrevoir sa voie dans le professorat, qu'il avait exercé avec succès depuis quelques années.

Mais tels n'étaient point les desseins de la Providence.

Rendu au terme béni de ses études théologiques, le jeune lévite appelé dès sa jeunesse, entendit au fond de son cœur que Dieu lui demandait le don absolu de lui-même.

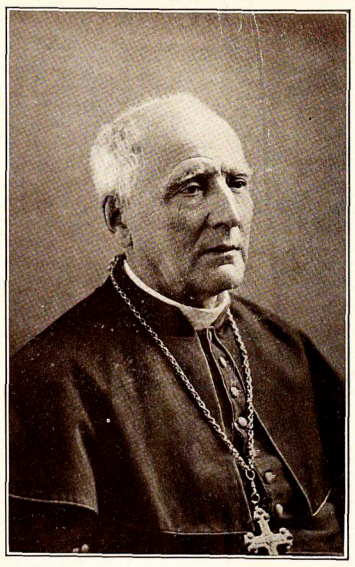
Ame généreuse, il s'abandonne entièrement à la volonté divine et conquiert à cette heure ce parfait détachement qu'on a admiré à si juste titre dans notre saint évêque. N'étant plus retenu par aucune chose de la terre, l'aigle prend son vol vers le Ciel.

Il va devenir missionnaire et apôtre ; car Mgr Provencher, évêque de la Rivière-Rouge, le réclame pour ses missions.

Monsieur Laflèche fut ordonné prêtre dans la Basilique de Québec, le 7 janvier 1841 par Mgr Turgeon. Le lendemain, il disait sa première messe pour la Propagation de la Foi, dans l'église de Saint-Roch de Québec.

Inscrit dans la milice de Dieu, soldat du ciel, il embrasse dès lors avec élan, amour et générosité, une vie de privations, de luttes et de travail. C'est à Saint-Grégoire, comté de Nicolet, qu'il donna son premier sermon, au beau jour de l'Annonciation. La Vierge bénit ce glaive de la parole qui va devenir l'arme de son serviteur.

Les heures de son séjour au pays sont comptées. Déjà, il a dit un éternel adieu à sa mère bien-aimée. Que de fois plus tard, ne l'avons nous pas entendu répéter ces paroles : "Si je suis évêque aujourd'hui, je le dois à ma bonne mère." Son père est accouru à sa rencontre pour le presser encore une fois dans ses bras, prosterné à ses genoux, le missionnaire a sollicité une dernière bénédiction. Ce fut un sujet de respectueuse admiration pour toutes les personnes présentes. On ne voyait pas sans émotion ce jeune prêtre quitter sa patrie, sa famille, ses amis, pour aller ensevelir dans les solitudes du Nord, sa jeunesse, sa vie, son intelligence. Mais pour lui, il n'entrevoyait que la croix du Christ qu'il implanterait dans ces régions lointaines, et la vie de Dieu qu'il communiquerait à ces nations encore assises à l'ombre de la mort.



Mgr L.-F. LAFLÈCHE

Mgr Provencher ne tarda pas à s'apercevoir quel sujet d'élite la Providence avait remis entre ses mains. M. Laflèche était missionnaire dans toute la force évangélique du mot.

Des douze années de son fécond apostolat, il ne nous est pas donné d'en dévoiler la sublime beauté, ni d'en raconter les scènes intimes. Dieu et ses anges en ont été témoins.

Qui pourra chanter les victoires de cet homme de Dieu, ses combats dans la prairie, son laborieux apostolat, ses courses lointaines, ses souffrances, son courage, son humilité et son amour vainqueur ?

Entre mille, je cite l'anecdote suivante :

Un jour, c'était vers 1850, ses malheureuses ouailles apprennent avec effroi l'approche d'un grand parti de guerre des féroces Sioux.

Leur missionnaire est l'homme de la paix, le ministre de Dieu ; mais il doit veiller au salut des corps de ceux dont les âmes lui sont confiées.

Il arme les hommes de la mission ; il les exhorte, les encourage, les bénit, les envoie au feu. Contre toute espérance les Métis avancent, les Sioux se sentent faiblir. Nouveau Moïse, le missionnaire implore la protection du Ciel sur ses fidèles ; les Sioux sont en déroute, leurs morts jonchent le sol ; tandis que les pertes des Métis sont nulles.

Cœur de soldat, âme d'apôtre : c'est ainsi que je me représente le missionnaire !

Le vétéran des missions, Mgr Provencher, s'inclinait vers la tombe. Il voulut confier sa houlette pastorale à M. Laflèche. Rome avait ratifié ce choix, mais cette fois, l'humilité de l'apôtre va triompher : sur une série d'excuses qu'il présente, il réussit à en faire agréer une, celle de ses infirmités. Il a été, tout l'hiver, cloué par la souffrance,sur un misérable grabat.

M. Laflèche revint, en 1856, à Nicolet, où l'appelaient de concert,ses ardentes aspirations pour l'éducation de la jeunesse et les vœux de son ami de cœur : M. Thomas Caron. Après avoir été professeur de philosophie, il reçut le titre de Supérieur du Séminaire et celui de Vicaire-Général. Mais monsieur Laflèche était né pour l'épiscopat. Tout dans sa vie l'y a acheminé. Aussi, quand le 25 février 1867, la couronne épiscopale tomba sur son front chargé de gloire, une immense jubilation s'éleva dans tout le pays.

Au début de sa vie sacerdotale, M. Laflèche avait une santé forte. Au Nord-Ouest, le missionnaire succomba sous le poids de la fatigue, des privations et de la souffrance. Lorsque les Bulles, datées du 23 novembre 1866 qui le nommaient évêque d'Anthédon et coadjuteur de l'évêque des Trois-Rivières,parvinrent à sa connaissance,l'appréhension qu'il avait des responsabilités attachées à cette charge mit ses jours en danger. Mais il se rétablit, et il semble que l'épiscopat ait été pour lui une fontaine de jouvence : il y a trouvé une seconde jeunesse. En ceignant la mître, il a recouvré des forces et une vigueur nouvelles. Mgr Laflèche était de la race des vaillants et des forts. Il a beaucoup parlé et il a beaucoup agi. Il fut non seulement un homme d'action, mais il fut aussi un profond penseur.

Son livre "Considérations sur les rapports de la Société Civile avec la Religion et la Patrie," à lui seul, nous le démontre péremptoirement.

On a quelquefois joint au nom de Mgr Laflèche, le titre d'évêque du *moyen-âge* C'est à tort, il fut moderne dans la large et noble acception du mot. Il a étudié son époque, il en a compris tous les besoins. Rien ne lui était étranger. Il avait prévu le tort

(La suite sur la 2me page du supplément.)

Mgr Ph.-H. SUZOR

P. R., V. G. H.

Mgr Ph.-H. Suzor est le principal fondateur du journal "L'Union des Cantons de l'Est".

En 1866, il y avait quinze ans qu'il était arrivé à St-Christophe, comme curé. Durant ces quinze années, la paroisse avait fait de rapides progrès. Depuis huit ans, le village d'Arthabaskaville était incorporé. Arthabaskaville était devenu le chef-lieu d'un district judiciaire. La population des Cantons de l'Est était déjà assez considérable. Il devenait très utile d'avoir un journal, pour faire connaître davantage cette partie du pays, qui s'ouvrait à la colonisation sous de brillants auspices.

M. le curé Suzor plaida la cause d'un journal auprès des principaux citoyens d'Arthabaskaville. Il y intéressa quelques curés voisins, et sous la protection des principaux citoyens d'Arthabaskaville et de Stanfold, le nouveau journal paraissait, pour la première fois, le 14 décembre 1866. Le nouveau journal allait aussi pouvoir lutter contre un autre journal, publié un peu plus loin, et dont les idées ne plaisaient pas à plusieurs.

C'était un événement important pour les Cantons de l'Est. M. le curé Suzor avait puissamment contribué à l'organisation et à la publication d'un journal, qui a rendu de grands services dans les Cantons de l'Est, et qui plein de vie encore aujourd'hui, sous la forte et l'habile direction qui lui est donnée, célèbre joyeusement le 50ème anniversaire de sa fondation.

Ils sont rares au pays, les journaux qui aient 50 ans d'existence. "L'Union des Cantons de l'Est" doit sa longue vie à la forte impulsion qui lui fut donnée dès le début, et surtout au travail des hommes instruits et distingués qui se sont succédés à la rédaction, et qui toujours en ont fait un journal digne et intéressant.

C'est le privilège de Mgr Suzor, âgé aujourd'hui de 90 ans, de voir un journal qu'il a travaillé à fonder, qu'il a toujours encouragé, et suivi avec intérêt, arrivé à son demi-siècle d'existence.

Mgr Suzor, aujourd'hui le doyen des prêtres canadiens-français de la province de Québec, a été le curé-fondateur de la paroisse de St-Christophe d'Arthabaska. Ordonné prêtre le 30 septembre 1849, vicaire deux ans aux Trois-Rivières, il arrivait dans sa nouvelle paroisse le 26 octobre 1851.

Le lendemain, dimanche, il chantait la messe dans la petite chapelle, "qui n'avait que quatre fenêtres et pour mobilier une petite table qui servait d'autel". Lui qui a toujours aimé la beauté du culte, combien il dût souffrir de l'extrême pauvreté de cette chapelle, surtout durant les premières années.

Curé-missionnaire au milieu de pauvres colons qui, souvent étaient privés même du nécessaire, M. l'abbé Suzor dût quelquefois partager les privations de ses paroissiens. Au printemps de 1852, le jeune curé voyait arriver avec joie le jour de Pâques, la fin d'un long et sévère carême ; mais pour le jour de Pâques, il n'y avait pas de viande dans le pauvre presbytère. Le carême allait forcément se prolonger ! Heureusement, M. le Dr Modeste Poisson recevait de Québec un beau quart de lard ; informé de la pénurie de son voisin, il lui fit une part de sa richesse, et le curé pût rompre le jeûne le jour de Pâques.

Trois missions à desservir, à part la paroisse principale ; des voyages continuels à faire ; l'organisation à préparer dans ces missions de Warwick, de Bulstrode et de Horton ; il est facile de se faire une idée des fatigues et des soucis que devaient occasionner tous ces travaux au curé-missionnaire. Cependant, au milieu de tous ces travaux, le jeune curé éprouvait de la joie, à la vue du bien accompli. C'est ainsi qu'il écrivait dans son coutumier, le jour de Noël 1851 : "Beaucoup de monde à la messe. Eglise bien éclairée, 14 lbs. de chandelles. 1½ tablée de communions. Chants. Messe avec 4 servants".

Messe avec quatre servants ! 14 livres de chandelle pour éclairer la petite chapelle aux quatre fenêtres ! Quel luxe !

Mais, si les offices n'étaient pas pompeux, ils étaient faits avec régularité. Le curé en prévenait ses paroissiens au dimanche de prise de possession : "La grand'messe commencera tous les dimanches à 9½ hrs. Les Vêpres à 1½ hr. La messe se dira tous les matins à 7½ et sera annoncée comme la grand'messe par quelques cris de *bourgo*. Confessions tous les matins régulièrement avant la messe. La veille du dimanche et des fêtes d'obligation, confessions l'après-midi à 3 hrs. L'heure sera scrupuleusement suivi et cela pour l'avantage de tout le monde."

Mais sous l'active direction de ce zélé et distingué curé, que l'archevêque de Québec avait donné à St-Christophe, les choses allaient rapidement changer. Le *bourgo* était bientôt remplacé par une belle cloche. Disons en passant, que cette première cloche on aurait dû la garder à Arthabaska. Un couvent et un collège furent construits. La chapelle céda la place à une très belle église en pierre : église solide, aux proportions élégantes, encore aujourd'hui, l'une des plus belles des Cantons de l'Est, et dans laquelle maintenant une superbe illumination électrique remplace les 14 livres de chandelles de 1851.

En peu d'années, la paroisse de St-Christophe était devenue, à tous égards, l'une des plus importantes de la province de Québec. Et, lorsqu'en 1878, M. le curé Suzor était appelé à la cure de Nicolet, la plus importante des cures du diocèse des Trois-Rivières, il pouvait se rendre le témoignage d'avoir travaillé efficacement dans la paroisse qui lui avait été confiée en 1851.

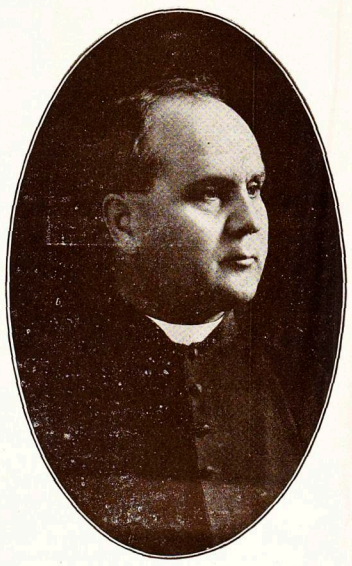
Les paroissiens de Nicolet se rappellent l'éclat qui fut donné au culte dans leur église, après l'arrivé de leur nouveau curé ; son zèle pour le ministère en général et surtout pour la direction spirituelle des jeunes gens. Ils se rappellent les sermons suivis et substantiels du curé qu'ils aimaient et vénéraient.

A l'arrivée d'un Evêque à Nicolet, M. l'abbé Suzor fût choisi par Mgr Gravel pour son vicaire-général, et resta encore quelques années curé d'office de la cathédrale.

En 1899, au milieu de grandioses fêtes, M. le Grand-Vicaire Suzor célébrait ses noces d'or sacerdotales, et était élevé par S. S. le Pape Léon XIII, à la dignité de Prélat Domestique, avec le titre de Monseigneur. C'était la récompense méritée d'une longue et belle vie.

Retiré à Nicolet, Mgr Suzor est entouré de la considération générale et jouit encore d'une assez bonne santé. Tous les jours, dans l'après-midi, on le voit se diriger vers la cathédrale où il va prier longuement et donner, sans doute, un souvenir à ses anciens paroissiens de St-Christophe et de Nicolet.

En cette fête de son cinquantenaire, "l'Union des Cantons de l'Est" présente avec bonheur au digne Prélat, qui fût son premier patron, l'hommage de son respect, de sa vive reconnaissance, et lui souhaite encore plusieurs années de vie et de bonheur.



M. l'abbé Louis-Alfred Côté

Curé d'Arthabaska, digne successeur de Mgr Suzor, principal fondateur de l'"Union des Cantons de l'Est."

Avant de donner la biographie du très distingué curé d'Arthabaska, c'est avec un vif plaisir que l'*Union des Cantons de l'Est* profite de l'occasion pour le remercier publiquement de son encouragement constant, de ses sages conseils.

Nous le savons, personne, parmi nos amis les plus fidèles, ne désire plus que lui la prospérité du journal fondé par son prédécesseur, Mgr Suzor. Nous l'en remercions cordialement.

M. l'abbé Louis-Alfred Côté, né à Nicolet le 24 novembre 1861, de M. François-Xavier-Emmanuel Côté, cultivateur, et de Emélie-Clair Houde, fit ses études à Nicolet et aux Trois-Rivières, où il fut ordonné par Mgr Laflèche, le 20 décembre 1884. Vicaire à St-Stanislas-de-Champlain (1884-1885) ; à Arthabaska (1885-1888) ; à La-Baie-du-Febvre (1888-1890) ; curé de St-Pie-de-Guire (1890-1900) ; depuis 1900, curé d'Arthabaska, où il a fondé un collège commercial en 1905 ; fait un voyage en Europe et en Terre Sainte en 1910 et 1911.

L'article-Programme de l'"Union des Cantons de l'Est," il y a 50 ans

PROSPECTUS

Depuis quelques années, on désirait avoir, dans le district d'Arthabaska, une feuille périodique française, qui, tout en encourageant l'agriculture et la colonisation, répandrait parmi les habitants de cette importante portion du pays, qu'on appelle les Cantons de l'Est, de bons principes et de saines doctrines.

Persuadé nous-mêmes, de l'utilité pour ne pas dire de la nécessité d'un journal de ce genre, nous avons résolu de prendre l'initiative, après avoir reçu l'approbation d'un grand nombre de personnes sages et éclairées.

Catholique et conservateur, nous professons un grand respect pour l'autorité religieuse et civile ; et fermement appuyé sur nos convictions, nous combattrons de toutes nos forces, et sans relâche, les doctrines funestes et les maximes fallacieuses des ennemis avoués ou déguisés de la vérité, de la justice et du bien.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant des grands événements qui s'accomplissent, de nos jours, en Europe et en Amérique. Nous attirerons, surtout, leur attention sur le Canada, le Mexique et l'Italie. Le Canada passe maintenant par une des phases les plus importantes de son histoire ; le Mexique est en lutte contre le désordre et l'anarchie ; l'Italie entraînée par le vertige des révolutions, et méconnaissant les premiers éléments de la justice et du droit, voudrait mettre le comble à son ingratitude et à son impiété, en posant une main sacrilège sur la Ville Éternelle, où règne l'Immortel Pie IX, et dépouiller l'Eglise de sa doctrine et de son gouvernement.

Nous nous occuperons, comme tous les autres journaux, de politique, de science et de littérature ; mais nous serons surtout dévoué, pour le plus grand avantage des cultivateurs, aux intérêts de l'agriculture et de la colonisation. Ayant été élevé à la campagne, étant fils de cultivateur, et ayant même cultivé le sol, nous sommes en état de connaître les besoins du peuple des campagnes.

Nous ferons tout ce qui sera en notre pouvoir pour remplir un de nos principaux objets, qui sera le défrichement des terres incultes, et pour faire apprécier à l'homme des champs, les plus grands avantages de sa situation, et le persuader qu'il ne saurait trouver nulle part ailleurs que dans l'exercice de sa noble profession, une plus grande somme de santé, d'indépendance et de bonheur véritable. Aussi, nous efforcerons-nous de convaincre les jeunes gens de la campagne, qu'ils sont dans une erreur capitale, lorsqu'ils s'imaginent, que leur patrie est trop petite pour les contenir, et trop pauvre pour les nourrir, et qu'il leur faut abandonner le beau ciel du Canada, pour aller dans une terre étrangère, manger dans la misère et les larmes, le pain noir de l'exil.

Nous savons la responsabilité que nous assumons, en prenant la rédaction d'un journal, et le lourd fardeau que nous imposons à nos faibles épaules ; néanmoins fort de notre cause et de nos intentions, nous avons bon espoir, persuadé comme nous le sommes, avec le graud Fénélon, que "la hardiesse et le travail surmontent les plus grands obstacles, et qu'il n'y a rien d'impossible, à ceux qui savent oser et souffrir".

En dépit des difficultés que nous nous attendons de rencontrer dans l'accomplissement de notre œuvre, nous marcherons toujours avec fermeté et courage, comptant beaucoup sur le patronage du public en général et des habitants des Cantons de l'Est, en particulier, aux intérêts desquels ce journal est spécialement dévoué.

14 DÉCEMBRE 1866.

MGR LAFLECHE

(Suite de la première page du supplément)

que feraient à notre population les erreurs nouvelles ; voilà pourquoi il les combattait d'estoc et de taille ; voilà pourquoi aussi on lui a fait une lutte acharnée. Il s'est montré polémiste intrépide, lutteur énergique ; mais en tout, de lui, on peut dire en toute vérité, il fut *Franc et sans dol.*

Pendant un long et fructueux épiscopat, Mgr Laflèche, eut occasion de rencontrer, de faire connaissance avec des personnages des plus distingués des Deux-Mondes. Au concile du Vatican, il avait noué des relations avec les sommités les plus en vue de la France et du monde catholique, — relations qui se sont continuées par la correspondance. Mgr Pie, entre autres, est resté jusqu'à sa mort très attaché à Mgr des Trois-Rivières.

Passant un jour à Paris, Mgr Laflèche voulut voir le Père Monsabré et lui exposer certaines opinions sur quelques unes des conférences prononcées à Notre-Dame. Le grand Dominicain ne pouvait en croire ses yeux, ni ses oreilles en pensant que ces judicieuses observations lui étaient faites par 'UN CANADIEN.' Depuis, l'éminent conférencier a écrit plusieurs fois à Sa Grandeur. Mgr Papi, le secrétaire de Mgr Satolli, a fait, à Rome, l'éloge suivant de Mgr Laflèche : "Vieillard aux allures patriarcales ; juste et franc, pieux et simple, savant comme un Père de l'Eglise et modeste comme un catéchumène."

Aussi nous ne devons pas nous étonner, si au lendemain de sa mort, arrivée le 14 juillet 1898, un de nos écrivains canadiens les plus distingués, des plus érudits, n'a pas hésité ni craint de résumer la carrière de Mgr Laflèche et de l'apprécier de la manière qu'on va lire :

"Depuis le moment où l'héroïsme de son dévouement et l'éclat de ses œuvres lui assurèrent sur les peuplades sauvages du Nord-Ouest, cet ascendant dont on retrouve encore des traces, après un demi siècle, et le signalèrent à l'attention de tout le pays, son humilité a été impuissante à le soustraire aux regards, et sa carrière sera consignée en traits lumineux dans l'histoire religieuse et sociale du peuple Canadien. Peu d'hommes ont occupé une aussi large place dans l'opinion publique et ont manifesté avec autant de clarté et d'énergie le mobile de leurs actions, le but suprême de leurs efforts et de leurs travaux. Dieu et la Patrie, l'extension du règne social du Christ et la prospérité de la nation canadienne-française, voilà le double but auquel l'illustre évêque des Trois-Rivières a consacré toutes les ressources de son génie et de sa science, toute l'énergie de son âme si fortement trempée et douée de si vastes talents.

Quel est le canadien qui a eu l'occasion d'entendre ou de lire Mgr Laflèche, et qui n'a pas été frappé par l'élévation et par l'originalité de ses conceptions, par leur étonnante clarté, par la justesse et par la beauté des comparaisons auxquelles il avait volontiers recours pour illustrer sa pensée ? Quel est celui qui ne fut pas subjugué par l'irrésistible puissance de son éloquence ? Nombre de ses adversaires, après l'avoir entendu, ne pouvaient lui refuser le témoignage de leur admiration. Personne du reste n'a jamais osé attaquer la droiture de ses intentions, la noblesse de ses aspirations et la sainteté de sa vie. Nous ne ferions donc que devancer le jugement impartial de l'histoire, en disant que Mgr Laflèche a été par sa doctrine et par ses œuvres, un des plus grands apôtres du Canada au XIX ème siècle. Parmi ses diocésains, il est resté jusqu'à la fin de ses jours, l'évêque populaire par excellence : car malgré sa science, malgré son éloquence, malgré l'élévation du poste qu'il occupait, il est resté un enfant du peuple dont il ne craignait pas le contact. Il a toujours été l'ami, le défenseur, le protecteur de l'homme du sol, encourageant la culture de la terre, condamnant la désertion des campagnes et l'immigration dans les villes, ou chez nos voisins.

Mais par dessus tout, aimant Dieu et son Eglise, il aimait aussi son pays et sa race. On le voyait aux grandes démonstrations nationales, prenant part aux délibérations, applaudissant aux fastes de notre histoire et faisant lui-même entendre des hymnes et des conseils vibrants du patriotique orgueil de ce petit peuple canadien sauvé des désastres d'un autre siècle. Homme de son temps, quoiqu'on ait dit, assoiffé de progrès, le favorisant, le bénissant, il s'apitoyait sur des idées, des changements et des courants qui loin de nous porter en avant ou en haut, semblaient plutôt nous éloigner des vieilles et saines traditions. C'est qu'il y voyait le dépérissement de la foi catholique, du respect de nos mœurs et de nos coûtumes nationales, l'oubli du devoir, et, par suite, l'affaiblissement du caractère, l'émiettement de nos forces, le fractionnement de notre peuple, entraîné dans diverses avenues qui, n'aboutissaient pas toutes à l'honneur ou à la vertu, nobles choses qu'un souffle suffit à ternir.

Il profitait de toutes les occasions pour répandre ses enseignements : les fêtes religieuses ou nationales, les grands comices agricoles, les distributions de prix, les conventions de sociétés de bienfaisance, partout et toujours il poursuivait le même but. C'est que Mgr Laflèche était convaincu du rôle civilisateur et chrétien de la race française en Amérique. C'est pour celà qu'il a toujours prêché l'attachement au sol, à la culture, et travaillé de toutes ses forces contre l'immigration. Il voulait voir sa race forte et puissante s'implanter partout dans le sol de ses frères, pour y propager l'idée française et chrétienne. Il était trop éclairé pour ne pas comprendre que ce but implique, nécessairement la conservation intégrale et sans alliage, des principes chrétiens qui seuls peuvent faire vraiment grande et forte une nation.

"La parole de Dieu ne s'enchaîne pas."

Tel était le précepte de S. Paul, que Mgr Laflèche citait souvent et qu'il a toujours mis en pratique. Comme S. Paul, il prêcha constamment de parole et d'exemple : il fut l'inépuisable semeur de paroles de vie et d'exemples salutaires. Comme S. Paul encore, il combatit le bon combat ; il souffrit pour la justice et pour la vérité, ne permettant jamais que le verbe de Dieu, dont il était l'organe, pût être enchainé.

Soldat de Dieu, chevalier de la vérité, sans peur et sans reproche, ange de charité, prodiguant à son peuple et son âme et son cœur, il a passé sa longue vie à faire le bien.

En résumé, un nom de plus s'inscrit au livre d'or de la race canadienne-française, à la suite des Montmorency-Laval, des Plessis, des Bourget. Et cette inscription nouvelle au tableau d'honneur se lira comme suit :

Louis-François Richer-Laflèche, évêque distingué et ardent patriote, commune gloire de la foi catholique et de la nationalité française en la Nouvelle-France.

JE ME SOUVIENS.

La Journée de l'Enfant

I

CHANTE

L'aube blanchit le ciel, c'est l'heure
Où sa pâle lumière effleure
Les épis d'or de la moisson,
Pendant que dans les bois en fête
L'oiseau joyeux s'éveille et jette
Sa plus ravissante chanson.

L'oreille surprend dans la plaine
Les voix dont la nature est pleine,
Murmures descendus du ciel ;
Il faut chanter, Irma, la blonde,
Toi qui ne connais de ce monde
Ni l'amertume ni le fiel.

Oui, chante, enfant, le Seigneur aime
Ton front qu'orne le diadème
De l'innocence et du bonheur.
Que ta voix chantant ses louanges
Se mèle aux douces voix des anges ;
Ici-bas n'es-tu pas leur sœur ?

II

COURS

Cours, va rejoindre tes compagnes,
Allez dans les vertes campagnes
Et fatiguez-vous à loisir.
Laissez la brise et ses caresses
Se perdre dans vos longues tresses,
Vos cœurs se livrer au plaisir.

Cours avec elles, à ton âge
On est sans souci de l'orage
Qui frappe les fronts orgueilleux ;
Tu te ris bien de la tempête
Qui ne fait qu'effleurer ta tête
Sans troubler l'azur de tes yeux.

Cours, ce qu'il te faut c'est l'espace
Un rayon de soleil qui passe
Jetant l'or dans tes cheveux blonds,
Un nid d'oiseau dans la ramure,
Du ruisseau le coquet murmure
Et de l'herbe plein les vallons.

Puis le sourire de ta mère
Quand de retour à la chaumière
Tu te reposes de tes jeux,
Sans te douter, petite reine,
Qu'elle voit la beauté sereine
De ton âme dans tes yeux bleus.

III

RIS

La joie est brève sur la terre
Ris pendant que tu peux le faire
Sans aucun ride sur ton front.
Avant que l'heure des souffrances
Vienne, brisant tes espérances,
Marquer la place où tous iront.

Quand viendra l'heure où dans ton âme
S'allumera la pure flamme,
Don du ciel qu'on nomme l'amour
Alors adieu douces pensées,
Et les larmes que j'ai versées
Tu les verseras à ton tour.

IV

PRIE

L'ombre descend sur la colline,
La bruyère déjà s'incline
Sous la tiède haleine des nuits ;
L'astre du soir au ciel s'allume ;
Sous les bois, sous le toit qui fume
Se taisent les chants et les bruits.

A genoux et que ta parole
Vers l'Être suprême s'envole
Comme l'encens de nos autels.
Pour t'écouter, colombe blanche,
Ne sais-tu pas que Dieu se penche
Du haut des parvis immortels.

Enfant, ne mèle à ta prière
Aucun regret, ni plainte amère ;
Exalte, chante et bénis Dieu,
Et ta louange si candide,
Comme une légère sylphide,
S'envolera vers le ciel bleu.

V

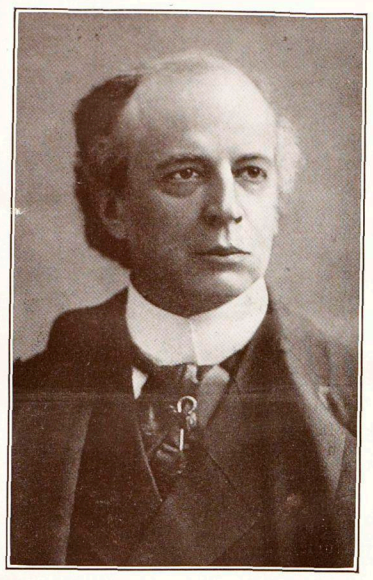
DORS

L'eau du rocher seule murmure ;
La brise meurt sous la ramure ;
Chère, c'est l'heure du sommeil,
Et près du lit où tu reposes
Je vois déjà des rêves roses
Se poser sur ton front vermeil.

Ton repos est pur et paisible
Car tu n'as pas servi de cible
Aux traits empoisonnés de fiel.
Quand tu dors on te voit sourire
Aux anges qui viennent te dire
Les récits merveilleux du ciel.

Repose en paix, tête bénie ;
Tu ne connais point l'insomnie
Ni songe affreux pour t'effrayer,
Et le matin, quand tu te lèves
Tu n'as toujours que de beaux rêves
A raconter près du foyer.

ADOLPHE POISSON.



Wilfrid Laurier

Sir Wilfrid Laurier

Parmi tous les hommes distingués qui furent tour à tour propriétaires de l'*Union des Cantons de l'Est*, ce journal réclame avec orgueil le nom illustre de Laurier.

C'est en 1890 que M. Laurier prit la direction de ce journal avec ses amis, MM. Louis et Joseph Lavergne, Lawrence Cannon et Ferdinand Beauchesne, vieux et fidèles lutteurs du parti libéral.

Par le fait même, M. Laurier devenait propriétaire du journal qui avait été fondé 24 ans auparavant pour combattre sa propre création le "Défricheur."

Ironie du temps !

De 1890 à 1896 l'*Union des Cantons de l'Est* publia plus d'une fois des vigoureux articles écrits par le chef libéral, articles qui portaient l'anonymat traditionnel de la presse anglaise, mais qui étaient toujours remarqués par la presse du pays et reproduits par elle.

Cette collaboration était pour lui, pour son associé, Joseph Lavergne, et pour leur ami, Lawrence Cannon, un agréable passe-temps.

Alors les questions politiques débattues n'avaient pas l'envergure ni la gravité des questions présentes, et cependant les jeunes de ce temps y mettaient un enthousiasme et une ardeur désintéressée qu'on chercherait en vain chez la jeunesse de nos jours. Etait-ce parce que cette politique était essentiellement nationale ? C'est un fait que nous notons simplement en passant.

Bien que l'histoire biographique de sir Wilfrid Laurier est bien connue : nous en répèterons cependant les principales données. Il est né à St-Lin, le 20 novembre 1841. A la fin de ses études classiques, il fit son droit à Montréal, et en 1864, il devenait l'associé de Médéric Lanctôt. En 1866, il allait s'établir à Arthabaska. Il collabora activement à l'"Union Nationale", au "Défricheur", puis à l'"Electeur". En 1871, il se faisait élire pour l'Assemblée Législative de Québec, et en 1874, il franchit l'enceinte de la Chambre des Communes. Nommé ministre du revenu de l'Intérieur, en 1877, dans le gouvernement McKenzie, lors de la sortie de l'hon. M. Cauchon, il fut élu dans Québec-Est, qu'il a toujours représenté depuis novembre 1877.

En 1890 Sir Wilfrid Laurier fut nommé chef de l'opposition libérale et aux élections de 1896 son parti arriva au pouvoir ; en juillet, il fut appelé à former un ministère.

Sir Wilfrid est resté au pouvoir pendant quinze ans, de 1896 à 1911 ; pendant ce temps le pays a joui d'une grande prospérité. Il fut créé par son souverain Grand'croix de l'ordre de S. Michel et S. Georges, et nommé commandeur de la Légion d'Honneur par le Gouvernement Français.

Il est tombé du pouvoir grâce à l'alliance des bleus-Nationalistes de Québec avec les impérialistes et les torys d'Ontario.

Voici ce que Sir Wilfrid disait après la défaite de son gouvernement en 1911 :

"Peuple Canadien, je respecte le verdict "rendu, mais j'ai la confiance d'avoir toujours "fait mon devoir envers toi."

Louis Fréchette a tracé un excellent portrait de M. Laurier. Au physique, dit-il, Laurier est la distinction même. Il serait remarqué dans une réunion de ducs et pairs. Grand, mince, élancé, de tournure élégante, il impose par la dignité de son maintien et par je ne sais quelle grâce inaffectée, probablement inconsciente, qui règne dans toute sa personne.

Toute la physionomie respire le calme et l'indulgence.

Une lettre de l'un de nos anciens rédacteurs

M. Antonio Perrault à M. Louis-Renaud Lavergne

MON CHER RENAUD,

Mes compliments à l'*Union des Cantons de l'Est* et mes félicitations à ses maîtres qui lui ont fourni l'occasion de vieillir. L'on se réjouit quand les journaux accumulent derrière eux les ans mais l'on s'attriste de voir les hommes s'avancer vers leur déclin. La loi des contrastes le veut ainsi. Rien ne peine à la vue des institutions qui se maintiennent. Leur durée apporte avec elle la joie des efforts réussis, des résultats obtenus, sans que l'idée d'une disparition n'y vienne jeter un voile sombre. Il en va autrement de nous. A mesure que la personnalité se développe, que la maturité s'affirme, l'on sent davantage que l'homme meurt un peu chaque jour, que l'heure approche où ses cendres refroidies rappelleront à peine ses années de labeur. Consolons-nous toutefois. Le temps n'efface pas tout le charme des heures vécues. Des sentiments résistent à ses atteintes. Comme l'on est heureux de savoir bien vivantes, tout le long de son existence, certaines amitiés formées aux environs de la quinzième année.

Ta bonne lettre m'a rappelé la nôtre. M'apportant la nouvelle de ce cinquantième anniversaire, elle me fit me souvenir que ces années dont ton journal s'honore n'avaient pas uniquement servi à solidifier ton œuvre, mais qu'elles avaient aussi aidé notre affection à durer. Tout un soir j'ai voulu m'abandonner a la songerie que ta missive me suggérait.

Ah ! les rêveries ! Les belles et bonnes choses, diras-tu. Mais on n'a plus guère le temps de s'y arrêter. La vie intense que nous menons nous rend impropres aux réflexions prolongées, aux méditations de la pensée, aux rêves, à la contemplation. Pris dans l'engrenage des affaires, l'homme va sans cesse. Il n'est plus capable que d'agir. Sa façon de vivre devient fébrile, trépidante. Semblable à ces figures qui passent sur les membranes cinématographiques, il gesticule, il saute, il court. Plus de pensées longtemps mûries. Plus de rêves dont les formes imprécises mettent un peu de poésie sur les réalités. Pas une heure à donner aux souvenirs que le cœur a gardés, et que seuls manifestent aux amis de rapides serrements de mains. Plus le temps d'aller hors la ville offrir à son esprit l'apaisement qu'apportent avec elles les visions des matins qui chantent et des soirs qui tristement descendent sur le vert des blés ou la blancheur des champs de neige. Qui d'entre nous pourrait suivre le conseil de Taine ?

Tu te souviens de cette page fameuse où Graindorge recommande à son neveu de ne pas se laisser dominer par le souci de gagner son pain. Pars en chasse chaque matin, lui dit-il. C'est bien : il faut dîner et l'on ne dîne que de sa chasse. Aujourd'hui comme autrefois chacun combat pour son morceau de poisson cru. Lutte donc pour garnir ta carnassière. C'est un conseil pour tout le monde. En voici un second qui n'est fait que pour quelques-uns : "Quand tu auras fait ton coup de fusil et gagné ton repas du soir, laisse les mercenaires battre la plaine ; qu'ils se chargent et qu'au retour ils se gorgent. Quel besoin as-tu d'encombrer ton carnier et d'alourdir ta marche ? Pourquoi amasserais-tu plus que tu ne peux manger ? Te convient-il d'accaparer, sans profit pour toi, du gibier dont tu priveras un pauvre diable ? Qui t'oblige à suer entre les guérets toute la longue journée, comme un homme de louage, quand, à dix heures du matin, tu as déjà tué ta provision du jour ?—Regarde autour de toi, voici une occupation moins animale : la contemplation. Cette large plaine fume et luit sous le généreux soleil qui l'échauffe ; ces dentelures des bois reposent avec un bien-être délicieux sur l'azur lumineux qui les borde ; ces pins odorants montent comme des encensoirs sur le tapis des bruyères rousses. Tu as passé une heure, et, pendant cette heure, chose étrange, tu n'as pas été une brute : je t'en félicite : tu peux presque te vanter d'avoir vécu."

Qui donc à ce compte peut de nos jours se glorifier de vivre ?

Les conditions économiques et sociales de la vie moderne sont ainsi faites que pour être sûr que chaque matin apportera son morceau de pain il faut se faire mercenaire. Téméraire serait le notaire ou l'avocat, le marchand ou le médecin qui, à dix heures, sous le prétexte que le dîner est gagné, laisserait là son poste pour se livrer à la contemplation. Le soir même sa place serait prise par un moins contemplatif que lui. Bientôt il n'aurait plus la ressource d'un poisson cru. Monté sur la roue des affaires, le professionnel n'a qu'à s'y bien tenir. Elle tourne de plus en plus vite, à mesure que la clientèle augmente et que son influence s'accroît. S'il regarde le rose des nuages ou le vol des oiseaux, il perd prise et se casse les reins. Le conseil de Taine n'est pas fait pour notre temps. Gardons du moins en notre âme un tout petit coin où ne pénètre pas le souci du terre à terre. C'est là que se conserveront l'amour des formes multiples de la beauté, l'énergie de poursuivre les travaux désintéressés de l'esprit. C'est là aussi que la voix d'un ami trouvera son écho. La tienne vient d'y rappeler les joies de notre amitié, notre vieille amitié, pouvons-nous dire, qui a pu se développer harmonieusement et sans heurt.

Je te revois au printemps de 1895 quand, pour la première fois, je te remarquai dans la troupe des ceinturons verts. De mes condisciples du séminaire de Québec, tu étais bien celui qui recherchais le moins les distractions bruyantes. Attiré plus qu'un autre par les choses nobles et belles, tu avais tout de suite deviné qu'elles préfèrent le calme. Quelques années après, nous nous retrouvâmes à la Faculté de droit. Quand je monte à la tribune, tandis que peu à peu s'apaise le tapage des *ouvertures* de cours, je songe à ce temps évanoui, à ces figures amies dont le rire et l'entrain ont été remplacés par ceux des élèves d'aujourd'hui. Mes yeux s'arrêtent sur ton pupitre et je m'amuse encore de l'air dégagé que tu prenais quand notre professeur de droit civil nous promenait à travers les conventions matrimoniales. Tu as gardé cet air à l'égard de ce titre mystérieux du code civil. Je crains qu'il ne t'en reste toujours quelque chose. Te souviens-tu de cette matinée du 11 mai 1906 qui fut la dernière de notre vie d'étudiants ? Comme les paroles du juge Mathieu se firent paternelles et touchantes ! A son adieu répondaient, par les fenêtres ouvertes, les voix multiples du printemps. C'était pour nous l'appel de la vie. Nous partîmes vers elle. L'une des œuvres qui sollicitèrent notre activité fut cette Association de la jeunesse catholique, fondée pour stimuler à la vie de l'esprit les jeunes canadiens-français. Durant les années où il nous fut donné de présider à ses destinées, ta nature aimante du calme eut parfois à souffrir. La quiétude ne fut pas à chaque heure complète. Notre séjour au sein de cette union fut parfois mouvementé. Qu'importe. Entrés là sans arrière-pensée, heureux d'y travailler avec une intention droite, nous quittâmes la place dès que d'autres se proclamèrent plus habiles que nous à maintenir cette œuvre et à la faire prospérer. Souhaitons qu'ils soient toujours écoutés ceux-là qui voulurent faire de cette Association un *creuset*, une école où les jeunes se puissent former, s'entraîner, acquérir la culture de l'intelligence, l'énergie morale, la dignité de vie qui en feront une élite. Libre de préjugés, sans parti pris, capable de s'allier pour les bons combats à toutes les activités, quel appoint n'apporterait-elle pas à notre race ?

Cette œuvre perdue..... pour nous, la Providence nous en fit trouver d'autres. Elle m'a ramené à la Faculté de droit où le champ d'action s'ouvre si vaste au maître qui comprend une âme de vingt ans et ses ressources. Tu as eu toi la fortune de devenir propriétaire d'un journal qui, fort de son passé, établi dans l'une des régions les plus prospères de cette province, remplit un rôle.

Si l'on peut douter de l'efficacité de la parole publique et de la durée de ses effets, l'on admet aisément l'influence du journal. C'est une arme de premier ordre. Il propage sans cesse sous diverses formes les idées essentielles auxquelles il se dévoue ; il les vulgarise, en sature ses lecteurs, les fait bon gré mal gré entrer dans leur esprit. Son action se fait sentir sur la formation de toute une génération. Pour être moins étendue, plus restreinte, celle du journal des petites villes n'en est que plus profonde. Moins exposé que son confrère des métropoles à verser dans la nouvelle insipide sinon malsaine, le journaliste des campagnes peut trier, dans l'amas des faits politiques et sociaux, dans les discussions d'idées qui se manifestent au grand jour, les notions qui davantage instruisent le public, forment son goût, ornent son intelligence. C'est, cher ami, l'œuvre que tu poursuis. De tout cœur je lui souhaite progrès et durée.

Continue donc ton labeur dans ce coin fleuri que tu habites. J'envie ton sort quand je songe aux années où, rédacteur de ton journal, j'avais le temps et la joie d'écrire. Citoyen d'Arthabaska, je goûtais le charme captivant de ses sites, j'étais fier de la distinction de ses habitants, de la belle renommée de ses salons, du chant de son poète, de la gloire de ses artistes. Ville fortunée ! Ses échevins sont honnêtes et son journal vivra plus de cinquante ans.

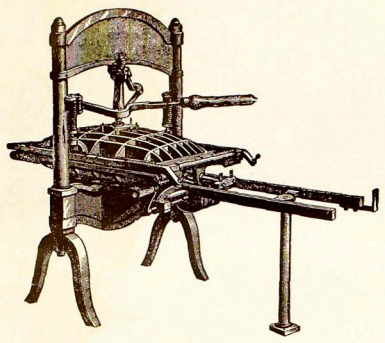
Amicalement,

ANTONIO PERRAULT.

Montréal, 1er décembre 1916.

L'"UNION DES CANTONS DE L'EST"

Ses débuts, ses oeuvres et ses luttes



Première presse qui a servi à imprimer l' "Union des Cantons de l'Est" en 1866

Le jeudi, 14 décembre 1866, paraissait à Arthabaskaville, le premier numéro de *l'Union des Cantons de l'Est.* Quoique d'apparence assez modeste, le nouveau journal ne tarda pas à attirer l'attention.

Ses allures étranges : il osait défendre la Religion catholique attaquée publiquement ; sa manière originale de parer les coups et de jeter le gant, tout faisait de lui un personnage à part, assez rare à cette époque.

Et puis, cette devise qui s'étalait fièrement sous son titre : Notre Foi,notre Langue et nos Institutions, cela non plus n'était pas de nature à le laisser passer inaperçu.

Eh quoi, notre langue ? nos institutions ?

Mais l'Enfant Terrible, le prophète d'alors dans les Cantons de l'Est, n'avait-il pas dit à Drummondville dans un discours : "Avant l'Union, nous avions un anglais devant nous ; avec l'Union nous en avons un en avant et un en arrière ; avec la Confédération nous en aurons un en avant, un en arrière, un de chaque côté et peut-être sur la tête." (1) L'Union du Haut-Canada et du Bas-Canada, nous l'avions déjà, et prête à faire place à la Confédération.

D'après Eric Dorion et ses nombreux admirateurs, l'Union et la Confédération étaient deux formes de gouvernement, qui devaient à la fin nous étrangler, nous étions fatalement destinés à disparaître comme race. C'était irrévocable, les Canadiens-français devaient céder le pas devant l'Anglais, trahir leur langue et s'adapter aux mœurs anglaises.

Heureusement, à cette époque, une autre opinion se fit jour. De nouvelles figures parurent dans les tribunes publiques et dans les salles de rédaction des grands journaux. Des jeunes gens que l'on voyait pour la première fois sur la scène politique, mais que l'étude et l'observation avaient mûris, soutinrent, par la parole et par la plume, que le Canada pouvait adopter la Confédération comme forme de gouvernement sans aucun préjudice pour les Canadiens-français.

Cette opinion, que la lutte scolaire ontarienne semble condamner aujourd'hui, prévalut à la fin.

La confiance du peuple gagnée,tout n'était pas fini. Il y avait encore de bonnes idées à lui mettre dans la tête. Ce peuple, il fallait le convaincre de la nécessité de se bien tenir sur ses gardes pour éviter d'être submergé par le flot de l'invasion anglaise. Pour cela, il était indispensable de travailler à faire cesser l'émigration des nôtres aux Etats-Unis, afin de conserver ici toutes les forces vives de la nation ; de dire à "l'habitant" la noblesse de sa mission, la beauté de ses labeurs inévitables ; de lui vanter l'utilité, la nécessité de l'instruction. Car, un peuple n'est vraiment fort que s'il a à sa tête une classe dirigeante, capable par ses connaissances de le conduire dans la bonne voie. A ce prix la race canadienne-française se développerait normalement et vivrait heureuse à côté de la race anglaise.

Dire ces choses était facile,mais leur réalisation troublait plus d'une bonne volonté. Il fallait des fonds, il fallait créer des organes ruraux, pour sonner le ralliement et répandre partout la bonne semence.

Nulle part plus que dans les Cantons de l'Est, ce besoin ne se faisait sentir, à cause de l'établissement de colonies anglaises dans les townships voisins et de la proximité de la frontière américaine.

Le projet de fonder un journal à Arthabaskaville, était à l'étude, quand deux prêtres éminents et dévoués,les abbés Laflèche,devenu plus tard le grand Evêque des Trois-Rivières, et Suzor, futur Prélat Romain, se mirent à la tête du mouvement et menèrent tout à bien. L'organe tant désiré allait paraître. Il est remarquable que le Clergé canadien-français, partout où il y eut un droit à réclamer, une vérité à défendre, fut toujours le premier sur la brèche.

D'après les promoteurs de l'œuvre, le nouveau journal devait prêcher l'union des Canadiens-français entre eux : l'union dans la fidélité à la Religion catholique, l'union dans l'amour de la terre natale, l'union dans la conservation des traditions. Il aurait donc pour titre : *L'Union des Cantons de l'Est.* Ce titre on le complèterait par le motto suivant qui lui ferait un cadre : L'Union fait la force.

Tels furent les débuts de *L'Union des Cantons de l'Est,*telle fut aussi l'idée maîtresse qui présida à sa fondation.

Mais une inquiétude bien légitime empoignait ceux qui avaient mis au monde le nouveau-né, à la pensée que ce petit journal ne correspondrait pas à leur ambition, ne ferait pas tout le bien qu'ils attendaient de lui. Cette feuille de quatre pages s'imposerait-elle à l'attention du public ? aurait-elle un nombre suffisant d'abonnés ? serait-elle de force à tenir tête à l'adversaire ? à démasquer l'erreur ? enfin, si Dieu lui prêtait vie, resterait-elle fidèle à son programme ?

Quelques extraits des meilleurs articles publiés par *l'Union des Cantons de l'Est,* dans ses premières années d'existence vont nous prouver que la Providence veillait au succès de l'œuvre patronnée par deux de ses prêtres les plus distingués, et appelée à exercer une si heureuse influence au sein de nos populations rurales.

—oo—

Nous sommes en décembre 1867,juste une année après la fondation de l'*Union.* Que s'était-il passé durant ces douze mois ? Les rédacteurs de l'*Union* vont nous l'apprendre.

"*L'Union des Cantons de l'Est* entre aujourd'hui dans sa seconde année d'existence, et nous devons le dire de suite, le succès qu'elle a obtenu, a dépassé de beaucoup notre attente. Nous sommes heureux d'avouer que nous avions compté sans le patriotisme qui fait battre encore tant de cœurs.

"Mais ce qui nous a valu la plus grande part du patronage public, c'est le pays que nous habitons. On s'est souvenu de ces quelques braves qui n'ont pas craint de laisser, il y a quarante ans, les rives du beau fleuve qui les a vu naître, leurs parents, leurs amis, le clocher de l'église dans laquelle ils avaient accompli les actes les plus importants de leur vie, pour s'enfoncer dans ces vastes solitudes connues alors sous le nom de "Bois-Francs". On a voulu témoigner un intérêt tout particulier à une terre qui avait bu pendant si longtemps les sueurs de ces généreux colons, et qui ne leur donnait en récompense qu'un pain noir et rare quelquefois. On a voulu par l'encouragement qui nous a été donné, filer une énergique protestation contre les désirs de certains hommes qui voudraient arracher à nos Cantons les braves qu'ils renferment,pour les entraîner vers la terre classique de la liberté qui n'est en réalité que la terre de l'esclavage, et de l'esclavage le plus révoltant. Colonisons, colonisons, s'est-on dit dans le public,et pour cela encourageons la feuille des Cantons de l'Est, qui prêche une doctrine qui devrait être celle de tout vrai patriote, et de tout bon canadien."

C'était un beau succès. Et Dieu qui avait béni l'œuvre naissante ne se borna pas à cette aide matérielle, mais il inspira aux rédacteurs de l'*Union des Cantons de l'Est* des articles qui, vraiment, feraient bonne figure dans nos grands journaux catholiques d'aujourd'hui.

Un autre article de son programme lui tenait au cœur : la colonisation, l'agriculture. Ces deux choses, qui n'en font qu'une au fond, elle les considérait, après la Religion, comme la seule force capable de maintenir les Canadiens-Français dans leurs traditions, et de les préserver de l'infiltration des idées anglaises, (aujourd'hui l'on dirait des préjugés irlandais). Aussi, il faut voir avec quelle conviction elle cherche à faire accepter cette partie de son programme. Mais voyez,plutôt, comment l'*Union* s'y prend pour faire aimer la terre.

"Si nous voulons conserver intact le dépot sacré de notre foi, de notre langue et de nos institutions, nous devons hâter le défrichement de nos terres incultes et reculer au loin les limites de la forêt.

"Comme tout le monde le sait, comme tout le monde le dit et le répète, la colonisation est une question vitale pour la nationalité canadienne-française ; car si nous négligeons de prendre possession des terres qui nous sont destinées, les étrangers viendront s'en emparer et nous, les enfants du sol, nous serons forcés de laisser la patrie tandis qu'elle nous offre en abondance le pain, l'espace et la liberté.

"Malgré ce qu'en disent les ennemis de notre nationalité, qui travaillent sourdement à nous engouffrer dans l'abîme de la république américaine, il n'est pas un seul pays où un homme intelligent et énergique puisse se créer un plus bel avenir qu'au Canada."

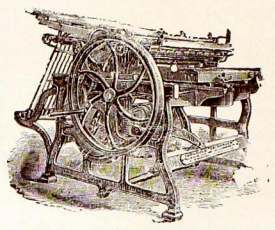
(Numéro du 3 janvier 1867).

Le 10 janvier 1867, l'*Union des Cantons de l'Est* publiait un article que je voudrais citer en entier, mais dont je me contenterai de tirer les deux paragraphes suivants :

"De tous les arts, le plus ancien, le plus noble et le plus indépendant, est sans contredit, l'art agricole. L'agriculture est aussi ancienne que le monde ; et, comme tous les autres arts de première nécessité, qui servent de fondement à la vie humaine, tels que l'art de paître les troupeaux, de se vêtir et de se loger, elle n'a pas été inventée par la sagesse des hommes, mais elle nous a été enseignée par le Créateur lui-même. Le premier cultivateur fut le premier habitant de la terre, le père du genre humain. L'histoire sacrée nous apprend que Dieu le mit dans le Paradis terrestre, afin qu'il le cultivât. Ainsi l'agriculture a été le seul travail imposé par Dieu au roi de la création, sans doute, parce que c'était celui qui était le plus en harmonie avec ses forces, ses facultés et ses goûts.

"L'agriculture, comme on le voit, possède de vieux titres de noblesse, inscrits sur le premier feuillet du premier des livres ; mais elle n'est pas seulement noble par son origine, elle l'est encore par sa nécessité. Car c'est elle qui nourrit les hommes, les animaux et les plantes ; qui alimente l'industrie et le commerce ; qui est la base et la racine de toutes les richesses. C'est pourquoi les nations anciennes l'ont toujours eue en si grand honneur, et les sages et les savants de tous les temps n'ont pas dédaigné d'en faire l'objet de leurs études constantes et assidues".

L'on ne pouvait mieux s'exprimer pour dire aux Canadiensf-rançais : Vous n'avez pas le droit de rougir de votre profession,sous prétexte que d'autres la tournent en ridicule. Vous êtes les soutiens de l'humanité et votre travail est le plus noble de tous les labeurs. C'est donc un crime d'abandonner sa terre, qui a bu les sueurs de toute une génération, pour aller enfermer, étouffer sa vie dans les usines américaines,où,au lieu des occupations réconfortantes de l'agriculture, de la vie en plein air, l'on a pour partage le travail absorbant du métier à tisser,qui déprime peu à peu et tue presque toujours.



Deuxième presse qui a imprimé *l'Union* de 1887 à 1914

Voilà pour les débuts et les œuvres de l'*Union des Cantons de l'Est*, résumé très imparfait, sans doute, mais qui peut tout de même donner une idée du bien fait par ce journal dans ses cinquante années d'existence.

Il y a dans l'histoire de l'*Union des Cantons de l'Est* un autre chapitre, peut-être le plus intéressant : celui de ses polémiques. La longueur de cet article me force à le passer sous silence. Il se trouve, d'ailleurs, que les extraits déjà cités montrent assez la verve et l'entrain des rédacteurs de l'*Union*, pour qu'il suffise de dire que,si on les attaqua, ils surent se défendre et porter parfois de durs coups.

—o—

De tout ce qui précède, l'on peut conclure au non-sens du préjugé, assez répandu en certains milieux, qui ne tend à rien moins qu'à nier à la presse rurale toute influence sur nos populations de la campagne. Pour avancer une telle affirmation,il faut oublier la part prise par nos petites feuilles régionales dans toutes nos luttes nationales. Mais ce que l'on remarque davantage dans l'histoire de l'*Union des Cantons de l'Est*, et cela est vrai pour plusieurs de nos journaux hebdomadaires, c'est sa fermeté de principes : jamais, elle n'a dévié d'une ligne du programme religieux et social que s'était tracé ses fondateurs. La franchise est une chose assez rare de nos jours, pour qu'elle mérite à ceux qui lui ont voué un culte spécial, l'admiration et la reconnaissance de tous les hommes libres.

GEORGES LEBLANC, PTRE.

L'Avenir, OCTOBRE 1916.

Bureaux et ateliers actuels de l' "Union des Cantons de l'Est."

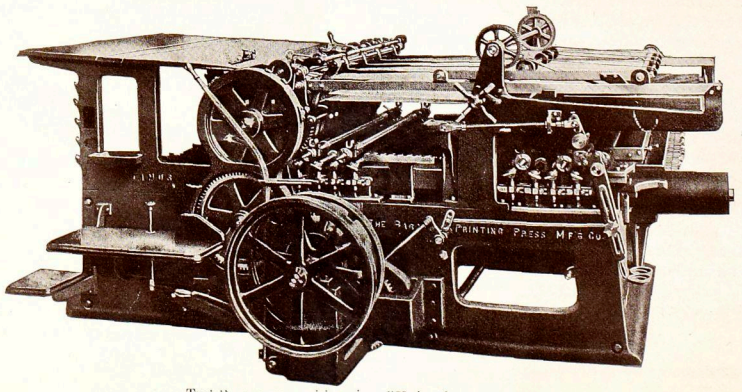
(Extrait du "Journal des Trois-Rivières" 4 décembre 1866

UN NOUVEAU CONFRERE

Il doit se publier, la semaine prochaine, à Arthabaskaville, un nouveau journal,qui aura pour titre "L'Union des Cantons de l'Est". La rédaction en sera confiée à M. Onésime Caron, jeune homme de talent, qui a fait avec un grand succès ses études légales à l'Université Laval de Québec. Nous le croyons parfaitement à la hauteur de la mission dont il se charge et nous pensons qu'il l'accomplira avec honneur pour lui et avantage pour le public.

La tâche dont il assume la responsabilité avec la volonté énergique de la mener à bonne fin est noble et digne de tous ses efforts. S'il parvient à son but, comme nous en avons l'espoir, il pourra se flatter d'avoir accompli une œuvre dont la Religion et la Patrie lui seront reconnaissantes. Ce journal sera spécialement dévoué aux intérêts des cultivateurs. Il travaillera à répandre au sein des campagnes les connaissances dont le cultivateur a surtout le plus grand besoin dans l'exécution des travaux de la ferme. Il l'initiera à tous les progrès que fera l'agriculture et lui fera connaître les améliorations au moyen desquelles il pourra cultiver avec le plus de profit et le plus d'avantage. Enfin, il se dévouera spécialement à la classe agricole.

Puissent les habitants des Cantons de l'Est prodiguer à cette feuille un encouragement réel et efficace ! Puissent-ils apprécier, suivant toute leur valeur, les sacrifices que l'on fait pour les doter d'un organe dont ils pourront se glorifier. C'est là, le vœu que nous formons pour ce nouveau journal, et nous espérons que notre vœu se réalisera par une longue et prospère existence.



Troisième presse qui imprime *l'Union* depuis 1914.

(1) L'Avenir, par J. C. St-Amant, page 333.